

«L'Europe n'a rien compris à la mondialisation»

INTERVIEW Spécialiste des relations internationales, Bertrand Badie est l'un des invités phares des Rencontres Orient Occident de Sierre. L'occasion de l'interroger sur sa vision d'une Europe dépassée.

PAR JEAN-FRANCOIS.ALBELDA@LENOUVELLISTE.CH

A Sierre, dans l'écrin du Château Mercier, les Rencontres Orient Occident reçoivent chaque année des penseurs, politologues, sociologues ou artistes influents. Ce week-end, le professeur et spécialiste français des relations internationales Bertrand Badie sera présent pour débattre de l'avenir de l'Europe avec le politicien franco-allemand Daniel Cohn-Bendit. L'auteur, notamment, de «Les Puissances mondialisées. Repenser la sécurité internationale» (éd. Odile Jacob, 2021) a répondu à nos questions.

Bertrand Badie, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, a-t-on connu un contexte international aussi tendu?

En tout cas, nous n'avons jamais été exposés à des inédits aussi forts. Contrairement à ce que certains analystes disent, nous n'assistons pas au retour de la Guerre froide. Ce n'est ni la Troisième Guerre mondiale, ni le retour des blocs. Comme cette situation n'a pas de précédent, l'angoisse contemporaine est très forte.

«A force de n'analyser les choses que par rapport à sa propre histoire et son propre nombril, l'Europe s'est doublement isolée.»

Et l'Europe, comment va-t-elle?

A force d'ignorer ceux qui l'entourent, l'Europe s'est mise dans une très mauvaise posture. Son incapacité à se définir par rapport aux puissances émergentes, par rapport aux pays du Sud, tout cela explique le relatif isolement dont elle souffre dans le monde. Et plus cruels encore, les bénéfices que Vladimir Poutine en retire par défaut.

Que voulez-vous dire?

Vladimir Poutine joue de nos échecs en Afrique, de notre arrogance face aux puissances émergentes, de l'absence de relations construites entre l'Europe et le reste du monde. Quand on voit des Africains brandir le drapeau russe, ça fait mal au cœur, comme lorsqu'on voit l'Inde faire risette à Moscou.

Même chose quand on voit Poutine s'entendre avec MBS (Mohammed ben Salmane, prince héritier et Premier ministre d'Arabie saoudite, ndr) pour limiter la production du pétrole. C'est très inquiétant pour l'avenir de l'Europe.



Pour Bertrand Badie, Vladimir Poutine joue des échecs de l'Europe en Afrique et de son «arrogance» face aux puissances émergentes. DR

Pourtant, Vladimir Poutine est en mauvaise posture, non?

Mauvaise posture, c'est un doux euphémisme! La Russie a perdu trois fois en une année. Sa guerre militaire – on l'a su dès le mois de mars – où ses rêves affichés de conquérir Kiev se sont transformés en timides grignotages des périphéries de l'Ukraine. C'est une défaite radicale que le Kremlin essaie de cacher mais qui n'échappe à personne.

La deuxième défaite est celle d'une perte de crédibilité à l'échelle mondiale. En l'espace de quelques semaines, la Russie a démontré qu'elle était un tigre de papier militaire. Et la troisième est diplomatique. La Russie n'a attiré dans son giron que quatre pays, la Corée du Nord, la Biélorussie, la Syrie et l'Erythrée.

La Russie ne peut-elle pas compter sur la Chine et sur l'Inde?

Contrairement à ce qui a été maladroitement proclamé en Occident, la Chine n'est pas son alliée, pas plus que l'Inde. Ces pays veulent se libérer de cette pesanteur héritée de la Guerre froide et du conflit est-ouest, et jouent de plus en plus leur propre carte, quitte à rendre des services à la Russie dans des conditions de supériorité. La Chine est devenue caritative à l'égard de la Russie et ça, c'est terrible pour Poutine.

Tout cela, ce n'est quand même pas la faute de l'Europe?

L'Europe est aujourd'hui secouée par la pression conjoncturelle, la guerre en Ukraine, avec cette posture étrange cobelligérante et non-belligérante, ce qui est un concept de relations internationales jamais éprouvé jusqu'à présent.

Elle fait donc face à trois crises: économique-énergétique, sociale, avec le délitement des sociétés, et politico-institutionnelle, dans la mesure où les systèmes partisans se défont un peu partout, où le national-populisme gagne du terrain, où les sondages montrent que les individus sont de moins en moins confiants dans leurs institutions. Au milieu des malheurs qu'il a bien recherchés, Poutine se dit qu'avec ces trois crises, l'Europe ne va

pas pouvoir continuer à lui damner le pion bien longtemps.

Votre constat est sévère. Comment expliquer que l'Europe se retrouve dans une telle crise?

Je crois que l'Europe n'a rien compris des trois grands bouleversements qui ont marqué la période post-1945: la décolonisation et la naissance d'un monde nouveau, la dépoliarisation et la disparition de ce heurt entre blocs idéologiques et enfin la mondialisation, tout ce qu'elle implique et tout le bénéfice que certains pays comme la Chine ont pu en retirer.

A force de ne rien comprendre et de n'analyser les choses que par rapport à sa propre histoire et son propre nombril, on s'isole doublement, par rapport au reste du monde et aux Etats-Unis.

Comment sortir de cet isolement?

Le grand déficit de la mondialisation est celui de la compréhension. On est passé d'un monde qui tournait autour de l'Europe à un monde globalisé. Depuis la Renaissance, tout se passait en Europe. Le champ de bataille était en Europe, les grandes puissances y étaient et l'agenda international s'y fabriquait. Même les Etats-Unis sont devenus une puissance mondiale lorsqu'ils ont participé aux deux guerres mondiales et créé ensuite l'Alliance atlantique.

Et tout à coup, l'Europe s'est aperçue qu'elle était une toute petite portion d'un monde élargi aux sept milliards d'individus que porte la planète. Ce phénomène a été infiniment mieux compris en Asie, en Chine en particulier. Le résultat de tout ça, c'est donc un déficit de compréhension, une ignorance de l'altérité.

«En 1950, construire la paix, c'était gérer l'équilibre de la terreur. Aujourd'hui, c'est une démarche plus large, plus inclusive.»

Un espace de dialogue tel que les Rencontres Orient Occident peut-il servir à quelque chose?

Ces Rencontres sont formidables car elles promeuvent une recherche active et bienveillante de l'altérité. C'est à mon sens la première thérapeutique que l'on puisse appliquer aux difficultés qui agitent les relations internationales. En 1950, construire la paix, c'était gérer l'équilibre de la terreur. Aujourd'hui, c'est une démarche plus large, plus inclusive. C'est prendre en compte les petites puissances et, au-delà du politique, considérer la tectonique des sociétés. Aujourd'hui, le social court plus vite que le politique.

Voyez-vous des raisons d'espérer?

La vraie lueur que je vois est générationnelle. Grâce à mon métier de professeur, j'ai eu la chance de passer toute ma vie avec des jeunes de 20 ans. Quand je me déplace pour donner des conférences dans des universités, et particulièrement en Afrique où je vais très souvent, je n'ai aucun problème de compréhension sur tout ce que je vous ai raconté, dès lors que j'ai un auditoire jeune en face de moi.

Je constate que la jeunesse du monde, européenne aussi, a très vite compris ce qu'était vraiment la mondialisation. Tout ça dit quelque chose de rassurant.

Qu'est-ce pour vous que la mondialisation?

La mondialisation est en train de prendre chez les plus jeunes, qui ont une connaissance et un amour du monde que ceux qui restent vissés aux vieux nationalismes n'ont pas. Une fois la période de transition passée, je crois qu'on verra se produire une régénération du monde qui se traduira par une priorité donnée aux questions de sécurité globale – climat, santé, alimentation – sur les questions de sécurité nationale.

Aussi, le national-populisme, cauchemar de nos sociétés contemporaines, sera totalement dépassé. Je suis né dans un monde international. J'espère que je mourrai dans un monde globalisé.

Bertrand Badie et Daniel Cohn-Bendit, «Quel avenir politique pour l'Europe?», samedi 15 octobre, 10 heures à l'Hôtel de ville de Sierre. Programme complet des rencontres Orient Occident: roo-mercier.com

Bio express

Bertrand Badie, né le 14 mai 1950 à Paris, est un universitaire et politiste français spécialiste des relations internationales. Professeur émérite à l'Institut d'études politiques de Paris, il est enseignant-chercheur associé au Centre d'études et de recherches internationales (CERI). Dans ses essais et ouvrages, il aborde les conflits et crises internationales comme des pathologies sociales, héritées d'un système international où les notions d'exclusion ou d'humiliation sont catalyseurs de conflits. Il prône notamment l'idée d'un «multilatéralisme inclusif».